

galère qui va le transporter avec quatre pièces d'artillerie à Gaète, qu'il veut empêcher à tout prix de tomber dans les mains de Gonzalve, général espagnol ; mais le bâtiment sombre et s'abîme dans les flots. Le lendemain, la mer jeta sur le rivage le corps du proscrit, que quelques moines déposèrent dans une tombe solitaire, où rien ne rappellera le souvenir du fils de Laurent, pas même la devise que Politien, en des jours plus heureux, avait composée pour son élève et son ami :

In viridi teneras exurit flamma medullas (1).

Ainsi finit misérablement, en face du château de Gaète, Pierre de Médicis, que Valeriano (Bolzano) a bien eu raison de placer parmi les lettrés malheureux (2). S'il fût mort dans le palais de ses ancêtres, au milieu de ses beaux livres qu'il aimait et lisait, entre les bras de quelques humanistes, comme son père, l'histoire aurait été moins sévère envers lui ; elle flatte ceux qui meurent sur le trône, et n'a pas même de pitié pour qui finit obscurément dans l'exil.

(1) Ammirato, Ritratti, ec., in Op., t. III, p. 62.

(2) Val. De litter. infelicitate, lib. II, p. 113.

## CHAPITRE XI.

### ALEXANDRE VI. — 1503.

Origine de la puissance temporelle des papes. — État de Rome à l'avènement d'Alexandre VI. — Il est certain que le pape s'opposa à l'expédition de Charles VIII. — Les barons romains s'allient à l'étranger. — Avec leur existence politique, Rome ne pouvait plus être gouvernée. — Guerre que leur déclare Alexandre. — Borgia est l'instrument dont le pape se sert pour se défaire de ses vasseaux rebelles. — Exécution de Sinigaglia. — Machiavel auprès de Borgia. — Conduite de l'historien. — État de Rome après la destruction des barons. — Caractère et politique d'Alexandre VI. — Examen critique de quelques-unes de ses actions. — Conduite du cardinal de Médicis sous le pontificat d'Alexandre. — Ses occupations littéraires. — Mort d'Alexandre. — Pie III.

Si quelques actes de la politique d'Alexandre VI ont été justement condamnés par l'histoire, il en est d'autres qui doivent obtenir ses sympathies, pour peu que, dans l'appréciation d'un fait, elle sache tenir compte des mœurs de l'époque où ce fait s'accomplit. D'abord, ce fut une belle idée que conçut Borgia, à son élévation au pontificat, d'arracher le patrimoine de l'Église aux factions diverses qui en compromettaient le repos.

Alors, comme aujourd'hui, il y avait dans le pontife romain deux royautes soumises l'une et l'autre à une double mission dont il doit poursuivre le triomphe par des moyens d'ordre spirituel et d'ordre temporel. Quand éclate une de ces grandes révoltes de l'esprit, connues sous le nom d'hérésies, le pape, pour la combattre, a des armes que le Christ même lui donna. Si la vérité est une, il doit exister dans le monde des intelligences un pouvoir souverain constitué de Dieu pour la faire triompher. De là ces foudres dont la papauté s'est souvent servie pour sauver l'unité, et connues sous le nom d'anathème, d'interdiction, d'excom-

munication. L'histoire, quand elle ne ferme pas les yeux à la lumière, est là qui témoigne des services que le papauté rendit à la civilisation, dans ces luttes contre la force brutale, représentée au moyen âge par quelques mains portant l'épée impériale. Il faudrait nier le soleil pour ne pas reconnaître que, dans les longues disputes de l'Empire avec le saint-siège, le progrès, la liberté, l'idée en un mot, ont été glorieusement soutenus par le souverain pontife. Si le droit n'a pas succombé, c'est que le pape, dans son héroïque résistance, le tenait abrité sous sa triple couronne. Quand on étudie sans esprit de parti le long antagonisme de l'Empire et de la papauté, il est impossible de nier que si l'aigle impériale l'eût emporté, c'en était fait de la nationalité non pas de l'Italie seulement, mais de bien d'autres États. Le protestantisme, quand il a pour organes des intelligences comme Muller et Ranke, ne fait pas difficulté de convenir qu'au moyen âge l'opprimé qui voulait échapper à la tyrannie d'un maître impitoyable allait se mettre en sûreté à l'ombre de la tiare; et là, dit l'auteur de l'Histoire de Hohenstaufen, la colombe ne craignait plus ni l'œil ni les serres de l'aigle. Aleandro, à la diète de Nuremberg, a merveilleusement éclairci la question touchant l'origine de la souveraineté temporelle des papes. Le thème de quelques-uns des plus beaux chapitres du livre de M. de Maistre se trouve dans le discours du nonce apostolique. Aleandro prouve que cette royauté est une institution populaire, qu'elle est le prix d'une insurrection de l'esclave contre un despote, qu'elle est une conquête toute sociale. Il fallait que le pape eût une royauté terrestre, autrement le monde serait retombé dans la barbarie, sous un histrion lombard qui eût gouverné l'Église; alors Rome, remarque Muller, eût cessé d'exister (1), et serait allée, suivant l'expression du poète, où vont les nations destinées à mourir :

Per me si va tra la perduta gente.

(1) Voyage des papes.

M. de Maistre a dit que la souveraineté ressemble, de sa nature, au Nil, qui cache sa tête (1). Du moins la papauté montre la sienne. Il n'est pas besoin de l'œil de la foi pour l'apercevoir distinctement à travers cette atmosphère de corruption et de bassesse, de sang et d'iniquité que les empereurs grecs répandent sur leur passage en Italie, eux ou leurs lieutenants. Un jour, il arriva que le peuple se lassa de ces maîtres barbares qui l'opprimaient ou le vendaient, et qui, le danger venu, se cachaient honteusement et l'abandonnaient aux fureurs d'un soldat. Alors, en levant les yeux, il aperçut à ses côtés le monarque spirituel que lui avait donné le Christ en mourant. Il le vit écrivant à Léon : « L'Occident a les regards tournés vers notre humilité, venez venger les injures de vos sujets; » une autre fois : — « que votre clémence impériale, comme elle l'a si souvent promis, défende et sauve l'Italie (2). » Et Léon ne venait pas. Or le pontife nourrissait ce peuple dans les temps de disette, le défendait contre les agents du fisc impérial, prenait soin de la moisson du pauvre, veillait sur l'orphelin, apprenait à lire à l'enfant, protégeait la veuve, payait les dettes du débiteur malheureux (3). Dans un élan admirable de reconnaissance, le peuple dit à son pasteur : Sois mon maître sur cette terre. Est-ce que l'origine de cette royauté temporelle n'en vaut pas une autre? Elle n'a coûté ni sang ni larmes; c'est le verset du *Magnificat* mis en action : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles* : les puissants qui l'oppriment, lui pauvre peuple, le faible qui le sauve du despotisme. Constantin abandonna Rome et son patrimoine au pape, c'est-à-dire qu'il reconnut la souveraineté déléguée par le peuple. Qu'on dispute sur

(1) Du Pape, liv. II, ch. VI.

(2) *Deprecans imperialem clementiam ut, juxta id quod et sæpiùs scripserat, cum exercitu ad tuendas has Italiæ partes, modis omnibus adveniret.* — Cité par M. de Maistre, liv. II, ch. VI, du Pape.

(3) Orsi, dell' Origine del dominio de' Romani pontefici. Roma, 1742.

l'authenticité de cette donation ; qu'on cherche sur l'autel de Saint-Pierre, sans le rencontrer, le parchemin où elle fut écrite ; que le poète en retrouve les titres dans la lune, parmi les prières des méchants, les soupirs des amoureux, les couronnes des souverains dont la mémoire s'est perdue, les vers composés à la louange des grands, et qu'il chante :

Di varj fiori ad un gran monte passa,  
Ch' ebbe già buon odore, or putia forte ;  
Questo era il dono, se però dir lece,  
Che Constantino al buon Silvestre fece (1).

Que nous importe, si Lombards, Hérules, Grecs, Francs, Italiens, tous ces peuples d'origine diverse, rassemblés à Rome, comprirent la nécessité de déposer des fantômes d'exarques, lâches ou imbéciles, que le hasard leur avait livrés pour maîtres, et de se donner en corps, comme ils l'étaient en âme, au pontife de Rome, depuis longtemps leur souverain de fait ? Est-il une plus sainte légitimité ? Prétextat disait à Damase, pape : « Fais-moi évêque de Rome, et je me fais chrétien. » (Hier. Ep.) (2).

Or, à l'époque où Borgia prit le nom d'Alexandre VI, cette royauté temporelle, délégation spontanée du peuple, n'existait presque plus que de nom. Quelques familles patriciennes avaient fini par usurper le patrimoine de Saint-Pierre ; mais cette fois l'usurpation ne ressemblait pas au Nil, elle montrait sa tête : reine capricieuse, despote, inhumaine, qui changeait la ville éternelle en un repaire de brigands, où, en plein soleil, elle rançonnait l'étranger et le regnicole.

Dans l'oraison funèbre d'Innocent VIII, l'évêque Leonelli disait aux cardinaux : « Hâtez-vous de choisir un successeur

(1) *Orl. fur.*, cant. 34, st. 80.

(2) M. de Saint-Priest, *Histoire de la royauté consid. dans ses origines*, in-8, t. I, p. 294.

au pape décédé, car Rome est à chaque heure du jour le théâtre de meurtres et de rapines (1). »

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées depuis la mort d'Innocent, que déjà, d'après le témoignage d'Infessura, plus de deux cents homicides avaient été commis dans les murs de Rome (2), par deux ou trois familles qui avaient le privilège du sang et de l'impunité ; car Rome leur appartenait. Le séjour prolongé des papes à Avignon, le schisme qu'on vit éclater lors de leur retour en Italie, les débats scandaleux des Pères de Bâle, avaient admirablement servi les intérêts des grands vassaux du saint-siège. A l'abri du châtement, feudataires, ils s'étaient constitués souverains indépendants. C'est ainsi que les Malatesta s'étaient approprié Césène ; les Rarii, Imola et Forli ; les Manfredi, Faenza ; les Sforce, Pesaro ; les Bentivogli, Bologne ; les Baglioni, Pérouse. Quand Charles VIII descendit en Italie, la plupart de ces grands seigneurs vinrent offrir leurs services aux vainqueurs. Ce n'est pas la faute d'Alexandre si Charles franchit les Alpes. Nous savons aujourd'hui, grâce aux savantes recherches de M. Rosmini, que le pape essaya, mais vainement, d'empêcher l'alliance de Louis le More avec Charles VIII. Il proposait à Sforce une triple alliance entre Rome, Milan et Naples, qui certainement eût rendu l'invasion impossible (3). Deux maisons puissantes

(1) Pap. Masson. libri sex, de *Episcopis urbis qui romanam Eccles. rexerunt*. Paris, in-4, 1586. — Rayn., *Ann. eccl.*, t. XIX, p. 412. — Colon., 1693, in-folio.

(2) A die extremâ infirmitatis Innocentii, usque ad ejus (Alexandri) coronationem, plus quàm ducenti et viginti homines diversis locis et temporibus interfecti fuerunt. — Infessura, *Ann. eccl. Raynaldi*, p. 414, t. XIX.

(3) Voici une lettre citée par M. Rosmini, dans sa *Vie de Trivulce (magnò Trivulzio)*, qui ne laisse aucun doute sur les intentions d'Alexandre VI :

« *Duci Bari.* — Ill. Etc. signore..... Mi ha parlato in questa sententia, che essendo sempre stato el desiderio suo de conservare la quiete, è continuamente stato di parere che la unione del re de Napoli

hâtèrent, par leur défection, l'occupation de Rome : c'étaient celles des Colonne et des Ursins, qui livrèrent ainsi, par une lâche trahison, le patrimoine du saint-siège. Au besoin, les Ursins et les Colonne étaient sûrs de trouver un refuge dans les États de Venise, car la politique de cette république était intéressée à ce que Rome n'eût jamais qu'un pape débile et infirme (1). Alexandre VI dissimula son ressentiment, et attendit patiemment le moment de la vengeance. César Borgia fut l'instrument dont il se servit pour châtier la félonie de ses vassaux.

Quand on a vu dans la galerie Borghèse, à Rome, le portrait de César, peint par Raphaël, on devine aisément que cette trahison ne restera pas impunie. C'est bien là le héros de Machiavel, portant avec grâce l'épée et la cotte de mailles : on dirait un de ces vieux Suisses qui frappaient si rudement à Morat les Bourguignons de Charles le Téméraire. Ce front large où serpentent quelques rides précoces, cet œil noir voilé par des cils qui se dressent comme les défenses du porc-épic, cette barbe rousse et chétive, ces deux angles faciaux qu'une peau transparente accuse énergiquement, dénotent, s'il faut en croire la science de Lavater, une âme qui joint la ruse à la prudence, la vigilance à l'activité, le courage à la cruauté : serpent et lion.

La devise de Borgia est magnifique : *Aut Caesar aut nihil.*

Les Colonne, qui, les premiers, avaient trahi les intérêts

con la Excellentia vostra conjuncta con la Beatitudine sua avesse a portare questi effecti... Et però la Beatitudine sua voleva ne scrivessi a la Excellentia vostra et da sua parte la confortassi strettamente a questa unione, et a considerare le provisioni opportune per impedire la venuta dei Francesi in Italia. — Romæ, 29 janv. 1494. Frater et filius, Ascanius Maria cardinalis Sfortia, vicecomes S. R. E. vicecancellarius. »

(1) I Venetiani si servivano de' baroni di Roma, li quali, essendo divisi in due factioni Orsini et Colonnese, sempre v'era cagione di scandalo tra loro, et stando con l'armi in mano in su gli occhi del pontefice, tenevano il pontificato debole et infermo. — Mach., il Principe, cap. XI.

du saint-siège, furent les premiers châtiés. En vain, pour échapper au ressentiment du pontife, avaient-ils placé leurs fiefs sous la protection du sacré collège; Alexandre avait lu Tacite, et savait le secret de ne jamais trembler. Aussi les Colonne furent-ils obligés de venir en suppliants déposer dans le bassin d'or du saint-père les clefs de leurs forteresses. Pendant que le cardinal, leur parent, rachetait son salut par l'abandon de la riche abbaye de Subbiaco, les Savelli, alliés des Colonne, obtenaient leur pardon à la même condition, en se dépouillant de leurs richesses en faveur du pape (1).

Puis vient le tour des Ursins, ces feudataires de l'Église, serpents au dard plein de venin, comme les nomme le poète (2). Eux, leurs parents, et leurs confidents, le duc de Gravina, Vitellozzo Vitelli, P. Baglioni, Oliveretto da Fermo, réunis à Pérouse, songeaient à secouer le joug du vieux pontife, à se déclarer indépendants, à recommencer cette existence de grande route qui leur convenait si bien. César Borgia, abandonné de ses soldats, trahi par ses lieutenants, pour la première fois de sa vie, sentit un frisson de frayeur (3), quand un mauvais ange, le poète même dont nous venons de parler, Machiavel, alors secrétaire de la république de Florence, vint le trouver à Imola. Que se passa-t-il dans cette entrevue? L'historien n'en a dit mot. Seulement on sait, à n'en pas douter, que le Valentinois reprit courage, et conçut sous l'œil, et peut-être sous l'inspiration de Florentin (4), le drame de Sinigaglia, où la plu-

(1) Galerie universelle des hommes qui se sont illustrés dans l'empire des lettres, depuis le siècle de Léon X jusqu'à nos jours, art. Alexandre VI, p. 41, in-4, Paris, 1787.

(2) ..... Questi serpenti,  
Di velen pieni.

MACH., Decad., l. 1.

(3) Pieno di paura. — Roscoe, t. I, p. 356, note.

(4) Politico raffinato che è forse stato complice di alcuni di questi delitti, o almeno n'è stato la cagione in forza dei perversi suoi principj. — Luigi Bossi, Vita di Leone X, trad., ec., t. III, p. 31, nota.

part des conjurés de Pesaro allèrent sans armes, comme de véritables enfants, se livrer aux lacets du bourreau, que César menait dans toutes ses expéditions.

Machiavel a consacré à cette sanglante exécution de Sinigaglia un chapitre auquel il a donné pour titre : « Des particuliers que la fortune, la faveur ou la force élève au pouvoir souverain (1). » Assurément on ne devinerait pas, à ce titre, qu'il va décrire une scène si pleine de douloureuse émotion. Du reste il en parle comme il eût fait d'une expédition des Volsques, sans aucun battement de cœur : pas une parole d'indignation contre César ; pas une larme aux victimes ! Des morts, il dit — qu'ils furent assez dupes pour se mettre entre les mains du Valentino ; du Valentino, — qu'ayant exterminé les chefs de la faction des Ursins, et fait ses amis de leurs partisans, il créa de solides fondements à sa puissance (2). Il y a ici un mystère psychologique qui semble d'abord inexplicable. Cherchez un cœur qui ne batte de pitié ou de colère au récit d'une si horrible trahison ; un œil qui ne se voile de larmes ? vous n'en trouverez pas. Un jour il prend envie à Machiavel de donner le récit complet de ce qui s'est passé à Sinigaglia, et il écrit vingt pages où vous ne surprendrez pas, chez le narrateur, un mouvement de pitié (3). Un semblable insensibilité chez Machiavel lui-même n'est pas naturelle. Si sa narration est sans couleur, c'est qu'il a pris part, comme conseiller, au drame qu'il raconte.

Florence se hâta d'envoyer à Borgia Jacques Salviati, un de ses plus grands citoyens, pour le féliciter. Du moins ici Machiavel nous vient en aide pour commenter la joie de la république, en nous rappelant ce que nous savions déjà, —

(1) Du Prince, ch. v.

(2) Mach., ib.

(3) Descrizione del modo tenuto dal duca Valentino nello ammazzare Vitellozzo Vitelli, Oliveretto di Fermo, il signor Pagolo, et il duca di Gravina Orsini.

que la plupart de ces condottieri, sacrifiés avec une si froide cruauté, étaient perdus de débauche, souillés de toute espèce de crimes, et la terreur de Florence (1). L'un d'eux, Oliveretto, un an auparavant, jour pour jour, avait invité son oncle Jean Fogliani à un repas du soir, et, le repas fini, l'avait conduit dans une chambre voisine de la salle à manger, où des soldats armés l'avaient poignardé. Le crime commis, Oliveretto monte à cheval, parcourt Fermo, force le palais du gouverneur, tue les partisans de son oncle, et arbore son étendard sur les murailles de la ville (2). Vitellozzo, étranglé par Borgia, était, au témoignage du même écrivain, le maître d'Oliveretto dans l'art de la guerre et de l'homicide (3). Le titre du chapitre où l'homicide d'Oliveretto est raconté dit quelque chose au moins ; il est ainsi conçu : « De ceux qui arrivent au trône par des crimes. » On voit bien que Machiavel n'assistait pas au repas de Fermo.

Si, comme cet historien fataliste, on n'appréciait un fait que par ses influences heureuses, on devrait applaudir sans murmure à ces grands coups dont César Borgia frappa quelques membres de la famille des Ursins ; mais le crime, qu'il profite ou non à la société, est toujours une violation des lois divines. Il est certain que ces vicaires du saint-siège, si misérablement assassinés, étaient un obstacle à cette unité dont l'Italie avait un si pressant besoin pour chasser l'étranger ; qu'ils contribuèrent par leur révolte contre Alexandre à l'envahissement du pays ; qu'ils prêtèrent aide et protection au monarque français ; qu'enchaînée par eux, la papauté, ni comme reine spirituelle, ni comme reine temporelle, ne pouvait accomplir ses devoirs, gênée qu'elle

(1) Razzi, Vita di Pietro Soderini, p. 7, Padova, 1787. — Les historiens avouent que ce meurtre réjouit les habitants de Florence : « Restò allora la città, morti costoro, molto sicura da quelli suoi nemici, che tanto e sì spesso la travagliavano. » — Nerli, Comm., lib. iv, p. 85.

(2) Machiavel, du Prince, ch. vi.

(3) Machiavel, ib. — Guicc., l. v.